

UNE PORTE S'EST OUVERTE – Stefan HALLART

C'est la nuit. Le service est calme. La porte du bureau s'ouvre. Frédéric, s'installe. Nous sommes face à face et de cette rencontre naît un poème qui s'intitule :

LA TOILE

souffle sur le encore
Souffler n'est pas joué
jouet est perdu
Jouant éperdu
épervier de MALHEUR
Leur mal éparpillé
puzzle en soupir
Rassemble le souvenir
dessin éparpiller
Taches de gouache
fin entière
Toiles délavées
Araignée du bonheur
Tisseuse en mon cœur
essence du retour
Diluée qui redessine
Fin du dessin

Ce poème est le point de départ d'un changement dans nos relations. Frédéric sollicite l'attention en permanence. Il rejoue quelque chose de son histoire, il est inquiétant de par ses conduites dangereuses, comme des prises de toxiques et d'alcool importantes. Inquiétant encore, car incapable de rester dans un cadre régi par les prescriptions médicales et institutionnelles. Cette inquiétude m'envahit, moi l'ancien surveillant pénitentiaire, car c'est encore une obsession pour moi que le respect du règlement. Son application rassure mais annule la relation à l'autre, et l'uniforme emprisonne le poète.

L'inquiétude qu'il suscite, c'est d'ailleurs le même sentiment qui ne quitte pas sa famille et sa mère en particulier. Par le passé il aurait pu faire exploser la maison familiale, emportant son frère avec lui dans cette entreprise, heureusement le briquet ne marchait pas. Un jour il s'est défenestré, se brisant les talons, les chevilles.

Frédéric frôle aussi la mort dans le service. Il m'a fait peur. Il me renvoie brutalement à cet instant de ma vie où je me suis trouvé impuissant à sauver une personne qui m'était chère.

Dans l'urgence nous parvenons à tirer Frédéric de ce mauvais pas. Il est pour moi « le survivant ».

D'abord parce qu'il a survécu à ces épreuves. Ensuite parce qu'ayant deux frères, l'un est mort dans l'unité voisine et l'autre est décédé récemment à son domicile.

Freud définit le transfert comme une relation du sujet aux figures parentales de l'enfance qui est revécue avec l'ambivalence qui la caractérise. Pour Lacan il est d'abord inscrit dans une relation entre le Moi du patient et la position du Grand Autre. Il y introduit secondairement, le désir de l'analyste afin de mieux cerner la vérité de l'amour de transfert. Ce dernier n'est pas différent de

l'amour ordinaire, mais il est artifice puisqu'il se porte inconsciemment vers un objet qui en reflète un autre. Il devient ensuite la matérialisation d'une tromperie, puisqu'il permet à l'analysant d'installer le psychanalyste en position de sujet-supposé-savoir, c'est à dire de lui attribuer le savoir absolu.

Pour Kohut, le psychanalyste est vécu par le sujet comme un prolongement de lui-même.

Ce prolongement, Frédéric le trouve chez l'autre. Une continuité perceptible. L'impression qu'il appuie là où ça parle en nous. Lacan disait : « Ça parle par ou ça souffre ».

Frédéric est, un artiste. Il possède une sensibilité d'écorché. Si ça parle effectivement par ou ça souffre, alors admettons qu'il est un diseur de vérité. Il trouve régulièrement le mot qui nous atteint, le mot qui fait contact. Ce poème que nous avons écrit, c'est une conversation. C'est une offre de paix. J'y parle de moi. Je m'entends. Je me fuis moi-même et je m'égare. Et lui, ce joueur infatigable, arpente le territoire de l'hôpital, sème ou offre des dessins, des peintures. Il en laisse partout. Ces expositions sauvages tracent le morcellement. Il confie à certains membres de l'équipe des dessins qui les représentent avec leurs prénoms. Ce prolongement de lui-même évite ainsi qu'il ne se démembré ou qu'il ne disparaisse. Cette offrande rassemble, crée une unité : notre unité de soin, pourquoi pas ? Nous abordons tous deux la mort et l'angoisse de mort dans ce texte, de façons différentes et voilées. L'angoisse de mort du psychotique et celle du névrosé passent à travers les mots, entrent en collision et se répondent. Le poème symbolise la relation qui s'installe entre nous. La feuille vierge métaphorise l'angoisse, le vide envahissant, qui disparaissent dès lors que l'écriture apaise et comble.

Je passe du cercle vicieux de la surveillance et de la punition au cercle vertueux de la bienveillance et de la création. Frédéric est là pour me soigner.

Regarder ses peintures ne laisse pas insensible. Il explique, il décrypte. Et là c'est évident, tu peux ouvrir une porte, il offre une image à ce que ton âme a ressenti. Un de ses tableaux est accroché sur un mur de l'unité de soin. J'y avais vu mille choses, sans rien y voir. En riant un jour il me dit : « Là c'est mon frigo, là ce sont les canettes vides, là mon lit, là les fenêtres de la baraque ». Alors ça devient évident. Je vois sa maison, représentée intérieur et extérieur sur un même plan. Tout est mélangé, disloqué, parfois caché. Ça forme un seul dessin, mais tout est dissocié.

Je suis déjà allé chez lui. Il m'ouvre sa porte lorsque je vais le chercher. Là c'est par un tableau qu'il m'invite à entrer chez lui. Par la toile.

Frédéric mène des croisades aux quatre coins de l'hôpital. Par de subtiles allusions il vous confie qu'il est le Tout Puissant. Il doit sauver les êtres en portant la souffrance. Il se fait un devoir de la soulager en leur touchant la main, ou en offrant une peinture à une collègue après le décès de son compagnon. Je suis présent ce jour-là ; l'ayant remercié, elle se tourne vers moi. L'émotion est palpable. Nos regards suffisent à tout se dire. L'humanité de ce geste ne trouve pas de mots dans l'instant. A la peinture s'adjoint au verso ce petit mot : « Pour tous tes malheurs que je ne veux pas connaître ».

La souffrance de l'autre est l'écho de sa propre douleur.

Il se rend en ce moment au chevet d'un patient du service hospitalisé en pneumologie dans un état critique. Il le fait fumer au mépris des règles de santé et de sécurité en vigueur. Ça ressemble la cigarette du condamné.

Il offre un instant de plaisir à celui qui va disparaître, il le sait. Bonté qui passe inconsciemment par une transgression grave.

Dans un monde où le trop plein sature les esprits, là où nous faisons le vide, il s'y engouffre.

Il y a peu de temps, Frédéric presse la poignée de la porte de l'infirmier de l'unité de soin où il réside à présent. La porte s'ouvre...

Le voici devant l'armoire à pharmacie, puis devant le tiroir où sont déposés les deniers d'autres patients. Il fait main basse sur les liquidités et s'empare de quelques comprimés.

Il se fait prendre. Et, dépossédé de son butin, il est conduit en chambre d'isolement, frôlant d'un rien le transfert en service fermé.

On peut s'interroger sur la mécanique à l'œuvre dans une telle décision ? Que signifie le fait que le personnel sanctionne un patient pour un acte induit par l'erreur des agents ? Je m'interroge sur cette porte ouverte. La porte fermée pose une interdiction. Lorsqu'elle s'ouvre, c'est que le soignant permet qu'on la franchisse.

Un trouble important règne à présent. L'équipe ne sait pas comment faire avec Frédéric.

La question de la sécurité est évoquée.

On soupçonne Frédéric d'avoir une clef. Coïncidence, un membre du personnel a perdu la sienne il y a quelques temps.

Les fantasmes les plus fous surgissent autour de cette clef.

Frédéric est enfermé dans sa maladie. Les soignants sont enfermés dans la maladie d'une institution qui punit le patient pour ses erreurs, et vraisemblablement pour les leurs ! Lui n'attend finalement pas autre chose, puisqu'il se voue à porter la souffrance. Un statut de martyr écrase sa demande d'amour. Par amour il sacrifie sa vie aux autres. L'acte manqué de la non fermeture de cette porte aboutit à une transgression qui fait relation. Mais cet appel à la relation ne sera pas honoré.

Il dira à nos collègues qu'il est « dans l'unité de l'un sans C ». J'entends : « de l'insensé ».

Mais je pressens, derrière le jeu de mots facile qu'un mouvement plus profond de signifiants vient agiter ces corps de soignants qui n'arrivent pas à se parler, tandis que Frédéric s'offre en coupable idéal.

Frédéric a de tout temps interrogé l'institution. Un ancien collègue rappelle souvent qu'il en est le meilleur psychanalyste.

Ce qui agite les soignants, ne serait-ce pas qu'un patient puisse posséder ce pouvoir d'ouvrir et de fermer les portes ? Ne serait-ce pas la difficulté d'organiser la discussion clinique sereine sur l'événement ?

Frédéric a-t-il besoin d'une clef pour ouvrir ce qui est fermé ?

Les portes s'ouvrent, se ferment mais en fait qui a vraiment les clefs ?

Il ne supporte pas ce qui est fermé, il suffit d'observer sa chambre ou ses peintures. C'est dans un monde à ciel ouvert, où tout communique et se prolonge, qu'il évolue. De notre collègue Philippe, aujourd'hui retraité, Frédéric assure qu'il est un passe-muraille. Il lui demande, chaque fois qu'il le croise, s'il arrive toujours à traverser les murs sur le ton de la connivence.

Je discutais l'autre jour à la cafétéria avec Jean Paul, un des derniers ISP en exercice, qu'on surnomme « Paulo ». Il tient le bar de la cafétéria. Frédéric arrive. Il apprécie le côté chaleureux de « Paulo ». Un petit air frais me fait dire à Jean Paul qu'il ne fait pas chaud. Frédéric répond : « fais comme moi, moi j'ai un polo ». D'un clin d'œil rieur c'est bien entendu Jean Paul, alias « Paulo », qu'il désigne.

Les anciens pour lui ne sont-ils pas des figures paternelles ? Son père, qu'il voit peu mais avec lequel il entretient une correspondance, il en recherche le prolongement dans la fonction soignante. Au nom de ce père, ingénieur chimiste, il s'improvise ingénieur chimiste en faisant du punch dans son placard. Le nom de son père est bien le sien, mais il n'en signe pas ses toiles. Ce père si éloigné pour lequel il ne peut rien, ça le rend triste. Un jour, il me demande de lire une lettre qu'il a reçue de ce dernier pour Noël. J'en retiens que si son père l'aime, il ne lui en tient pas moins un discours insensé.

Frédéric me sollicite à nouveau pour écrire avec lui. Par l'écriture, trouverait-il en moi une adresse ? Comment se rendre assez disponible auprès d'un tel patient ? Comment rester le moins nocif possible, ainsi que le suggère Oury ? En travaillant le contre-transfert, en suscitant le décalage, j'entrevois ce qu'est la psychose.

C'est volontiers que j'ouvre la porte à Frédéric. Je crois vraiment qu'il peut nous sauver si on se décide à l'écouter vraiment. Dernièrement je lui ai demandé ce qu'était pour lui ce poème écrit ensemble. Il n'articule aucune réponse. Mais je sais qu'avec lui les réponses peuvent arriver d'un temps ailleurs, d'un temps qui n'est pas dans le temps.

Quelques jours plus tard il passe dans le service, offre un bouquet de fleurs à une infirmière et, au détour de sa conversation extravagante, une phrase me touche. Il dit : « Les prières restent ».

A cet instant, pour moi, la porte s'ouvre : « Ce poème est une prière ».

Stefan HALLART